

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour  
la Déficience visuelle et le  
studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# L'INCONNUE DU PORT

Des mêmes auteurs chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

**TYPOGRAPHIE LUCIOLE 20**

*L'Inconnue du port*

ROSA MONTERO

OLIVIER TRUC

# L'INCONNUE DU PORT

*Inédit*



**VOIR DE PRÈS**

© 2023, Points.

© 2023, Voir de Près.

© 2026, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-927-0

**VOIR DE PRÈS**

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

**Rosa Montero** est née en 1951 à Madrid où elle vit. Après des études de journalisme et de psychologie, elle est, depuis 1976, chroniqueuse au journal *El País*. Best-seller dans le monde hispanique, elle est l'auteure de nombreux romans, essais et biographies traduits dans de nombreuses langues, parmi lesquels *La Fille du cannibale* (prix Primavera 1997, Points 2008), *Le Roi transparent* (2010) et *L'Idée ridicule de ne plus jamais te revoir* (2016).

Son œuvre a été récompensée par le Prix national des lettres espagnoles et figure dans la liste « Les cent meilleurs romans en espagnol du xx<sup>e</sup> siècle » établie en 2001 par le journal *El Mundo*. Son dernier roman, *La Bonne Chance*, est paru en 2021. Son œuvre, traduite pour partie par Myriam Chirousse, est publiée aux éditions Métailié.

**Olivier Truc** est né à Dax en 1964. Vivant à Stockholm depuis 1994, il a été correspondant entre autres de RTL, du *Point*, de *Libération* et dernièrement du *Monde* pour les pays nordiques et baltes. Il est l'auteur de romans policiers, tous publiés aux éditions Métailié et disponibles chez Points Policier :

*Le Dernier Lapon* (2013) lui a valu une grande notoriété et s'est vendu à 150 000 exemplaires en poche. Ce roman a été lauréat, entre autres, du prix Sang d'encre, du prix des Lecteurs de Quais du Polar, ainsi que de 22 autres prix. *Le Déroit du Loup* (2015), *La Montagne rouge* (2017) et *Les Chiens de Pasvik* (2022) marquent la suite des aventures de Klemet et Nina de la police des rennes. Dernier titre paru : *Les Sentiers obscurs de Karachi*, aux éditions Métailié (octobre 2022).

La partie espagnole de ce roman a été traduite par **Myriam Chirousse**, la traductrice habituelle de Rosa Montero en France, qui a par ailleurs traduit Ana

María Matute, Antonio G. Iturbe, Emilio Sánchez Mediavilla, Carla Maliandi, Rafael Reig, Juana Salabert et Alberto Torres Blandina. Elle est également l'auteure de plusieurs romans.

# Chapitre 1

## NOUS L'APPELLERONS MARIA

La séquence des événements est la suivante : Ferrán, soixante-quatre ans, gardien de nuit au port de Barcelone, est hanté depuis quelque temps par ce qu'il appelle des mauvaises pensées : il croit qu'il va lui arriver un malheur. Il n'est plus qu'à un an de la retraite, il est très vieux pour ce travail, il croit voir des rôdeurs dans l'obscurité. Bref, il a peur la nuit. Un ami *mosso d'esquadra* lui a conseillé de prendre un de ces chiens policiers qui sont donnés en adoption

quand ils vieillissent. Voilà pourquoi Julieta, un berger allemand de dix ans, fait maintenant sa ronde avec lui. Et bien que ce soit un animal de secours, de ceux qui cherchent des corps sous les décombres, on lui a dit qu'elle avait aussi été un chien de défense dans sa jeunesse, si bien que Ferrán se sent moins seul. Surtout maintenant qu'il traverse un des coins les plus sinistres du terminal des containers, une zone périphérique et sombre qui ne lui plaît pas du tout, si bien qu'il presse le pas. Mais la chienne plante ses pattes dans le sol et ne bouge plus. Bizarre : c'est une bête toujours très obéissante et très calme, et elle renifle maintenant un container avec désespoir, tourne

sur elle-même de plus en plus nerveusement, gratte le métal, aboie et gémit.

– Tu es vieille, tu es bête, stupide chienne, lui dit-il.

Puis il pense : Et si elle n'était pas stupide ? Pris d'une angoisse croissante, Ferrán le peureux donne l'alerte, indique les quatre lettres et les sept chiffres du code du container, passe deux heures infernales à attendre l'arrivée des *mos-sos* et d'autres employés du port. Ils ont tous pris l'affaire très au sérieux parce qu'ils n'ont pas trouvé le numéro du container dans les registres, ce qui signifie qu'il n'est pas officiellement entré dans le terminal ; parce que le propriétaire (qui, d'après les premières lettres du code, est une entreprise de

Lyon) est introuvable, et parce que pas plus tard qu'hier ils ont vu aux informations ce camion au Texas dans lequel cinquante-trois migrants sont morts asphyxiés. Ils forcent facilement la serrure et la porte s'ouvre, révélant non pas un nœud dantesque de corps agonisants, comme le craint Ferrán, mais une image beaucoup plus sereine : la grande boîte est entièrement vide, à l'exception d'une personne allongée sur le côté en position fœtale juste au centre. C'est une femme à la peau très blanche dans une robe noire à bretelles. Sa chevelure, courte, épaisse et très foncée, laisse voir un profil en lame de couteau. Elle est pieds nus. Si vous ne faites pas attention au ruban adhésif

qui lui couvre la bouche, ni aux brides qui ligotent ses poignets et ses chevilles, on dirait qu'elle dort paisiblement, une perle au sein de sa coquille métallique dans la lumière délavée de l'aube. Un *mosso* se penche sur elle et annonce :

– Elle respire.

Si le gardien de nuit n'était pas névrosé ; si son ami ne lui avait pas conseillé d'adopter un chien ; s'ils n'étaient pas passés exactement dans ce coin du terminal ; si Julieta n'avait pas été une excellente professionnelle ; et même, pourquoi pas, si ces cinquante-trois migrants n'étaient pas morts asphyxiés au Texas le jour précédent, peut-être n'auraient-ils jamais trouvé cette femme, ou pas assez vite.

D'absurdes constellations de coïncidences marquent nos vies. Pour l'heure, nous appellerons notre inconnue Maria.

Trois jours plus tard, Maria se regarde dans le miroir de la salle de bains de sa chambre à l'Hospital Clínic. Elle est nue, mais elle ne peut se voir que jusqu'à mi-cuisse. Un mètre soixante-dix, ils l'ont mesurée. Ses cheveux courts et emmêlés sont un fouillis qui nimbe son crâne. Sur sa tempe droite, une entaille cousue de plusieurs points, un hématome. L'œil de ce côté est enflé, la sclérotique de la couleur du sang. À la lumière du néon de la salle de bains sans fenêtre, Maria en conclut qu'elle a une apparence lamentable. La